Fr. 1615.1

Case
FRC
19663

EXHORTATION

Prononcée dans l'Egliſe Cathédrale de Grenoble, par M. HELIE, Curé de Saint Hugues, le 18 Octobre 1789.

Quare non mœreat vultus meus, quia civitas Patris mei deſerta eſt ?

Pourquoi mon viſage ne ſeroit-il pas triſte, la Ville de mes Peres eſt entiérement déſolée ?

Eſdras, ch. 2. v. 3.

C'EST Nehemie qui proſere ces paroles ; favori du Roi Artaxerxès, vivant dans une Cour ſuperbe & délicieuſe, comblé de richeſſes & d'honneurs ; il apprend que la Ville de ſes Peres eſt ouverte de tous côtés à ceux qui ont juré ſa ruine, & que ſes Freres ſont retombés dans une captivité affreuſe ; accablé de douleur, l'image de ſa Patrie déſolée, le ſuit par-tout. *Comment*, s'écrie-t-il, *mon viſage ne ſeroit il pas triſte, la Ville de mes Peres eſt entiérement déſolée ?* Il quitte auſſi-tôt la Cour d'Artaxerxès ; il arrive à Jéruſalem, plein de confiance en Dieu ; il conſole ſes Freres, il releve leur courage abattu ; & par ſes ſoins & ſes travaux, la Ville de ſes Peres eſt rebâtie, & jouit bientôt de ſon ancienne proſpérité.

THE NEWBERRY
LIBRARY

En vous racontant, M. F., l'hiſtoire de Nehemie, c'eſt du zele du bien public, du véritable amour de la Patrie, que je vais vous entretenir; lorſque nous vous parlons, M. F., de la gloire future à laquelle vous êtes deſtinés, lorſque nous vous diſons que vous êtes les Citoyens des Cieux, vous ne nous écoutez pas, vous nous alléguez vos propriétés, vos femmes, vos enfants; eh bien! c'eſt pour vos propriétés, vos femmes, vos enfants, que nous vous portons aujourd'hui la parole. Les gens de bien n'ont pas vu, ſans douleur, les mouvements dont cette Ville eſt malheureuſement agitée; c'eſt avec la perſuaſion de les réprimer, que nous paroiſſons aujourd'hui devant vous, nous eſpérons vous en faire ſentir l'inconſéquence & le danger. Oui, M. F., depuis plus d'une année nous aggravons nos maux au lieu de les ſoulager; puiſſe le cri du bien public être entendu de tous les cœurs!

Nous n'avons point encore, comme Nehemie, à déplorer la perte de notre Cité; nos portes & nos murailles n'ont point été renverſées; mais le trouble eſt entré dans cette Ville, la fortune d'une multitude de Citoyens eſt menacée, le travail diminue, & la faim approche de pluſieurs maiſons où régnoit l'aiſance & peut-être un luxe repréhenſible; celui qui ne ſouffre point encore de la miſere commune, n'en eſt pas moins affligé; on voit ſur ſon viſage, comme ſur celui de Nehemie, la triſteſſe dont il eſt pénétré: *comment mon viſage ne ſeroit-il pas triſte, la Ville de mes Peres eſt entiérement déſolée?*

C'est une vérité inconteſtable, répétée ſans ceſſe dans nos ſaintes Ecritures, que nos déſordres ſont la cauſe des maux qui nous affligent en cette vie. Dieu, placé au milieu de la nature, exerce ſes juſtices paſſageres ſur tous les hommes; c'eſt de ce tribunal qu'il découvre les iniquités de ſon Peuple; elles s'élevent de nos conſciences, ſemblables à ces vapeurs ſombres & malignes; elles forment ces triſtes orages qui promenent la foudre ſur nos têtes. Malheur à tous, dit Dieu par un Prophête, tu n'obſerve plus mes commandements; tu ſemeras, & tu ne recueilliras pas; tu preſſeras l'olive, & l'huile ne ſortira pas. Dieu tient entre ſes mains tous les maux ainſi que tous les biens; tantôt il frappe un ſeul homme, tantôt il frappe une nation entiere; il a des gouttes de fureur qu'il diſtille ſur un coupable, il a des fleuves de colere qu'il répand ſur toute la terre. Il n'en eſt pas de lui comme des Princes de ce monde; quand une grande multitude a commis le même crime, le crime reſte impuni; mais le nombre des criminels ne met point à l'abri de la juſtice de Dieu, il commande, quand il veut, à l'épée, de faire le tour de la terre. Goliath eſt mis à mort par la pierre lancée par le jeune David; Pharaon & toute ſon armée périt au milieu des eaux.

Si nos fortunes ſont menacées, ſi le commerce languit dans toutes ſes parties, ſi le trouble déſole nos contrées, c'eſt le bras de Dieu qui s'appeſantit ſur nous, *væ nobis, quia peccavimus*,

malheur à nous, parce que nous avons péché. En effet, M. F., nous ne voyons de toute part qu'un luxe effréné, des mœurs corrompues ; l'irréligion marchant d'un pas égal avec tous les vices ; la parole de Dieu n'eſt plus écoutée, les Sacrements ſont profanés ou négligés, les Miniſtres & les choſes ſaintes inſultées : il n'eſt que trop vrai, la foi eſt preſqu'éteinte en Iſraël ; ne ſoyons plus ſurpris de nos malheurs. Dieu, pour nous punir, n'a pas eu beſoin de bouleverſer la nature ; des vents deſtructeurs n'ont point été les miniſtres de ſa juſtice ; la terre n'a pas ceſſé de nous offrir ſes dons en abondance. Hélas ! notre punition eſt terrible ; nous avons été livrés, comme Pharaon, à notre aveuglement, à notre ſens réprouvé. Dès-lors, nous n'avons eu que des idées confuſes de la juſtice & de la vérité ; toutes les autorités de la terre ont été méconnues, les pouvoirs ont ceſſé, les crimes ſe ſont multipliés, les meurtres & les incendies n'ont plus excité l'horreur accoutumée ; on n'a pas craint de violer l'aſyle de l'homme de bien ; & la maiſon de l'homme charitable a été pillée, dévaſtée, dans le temps même qu'il combloit le pauvre de ſes bienfaits ; de proche en proche le déſordre a gagné, les richeſſes & les places ont livré au ſoupçon ceux qui les poſſédoient ; on n'a parlé que de trahiſons, de précautions à prendre, de perfidie, de trames à découvrir ; le mot Patrie s'eſt ſouvent fait entendre, mais ſous ce nom ſacré on n'a pas craint de vouer à l'infamie & à la mort des hommes juſqu'à préſent reſpectables & reſpectés ; la commotion a été générale, & le Citoyen obſcur &

paisible a tremblé pour sa propriété. N'en doutons pas, M. F., pour soulager nos maux il faudroit appaiser la colere céleste, il faudroit corriger nos mœurs & nous jetter dans les bras de la Providence.

Semblables aux Philistins, nous cherchons hors de nous la cause des malheurs qui nous affligent; nous croyons la trouver dans ces esprits ambitieux & jaloux de dominer, dans ces hommes inquiets & avides de gloire; ici, c'est la faute du chef qui commande; là, c'est la faute du subordonné qui désobéit; nous accusons tour-à-tour les personnes en place de dureté ou de foiblesse; succombant enfin sous le poids de nos recherches, nous attribuons tout au hasard, comme si tous les maux, ainsi que tous les biens, n'avoient pas le même principe; comme si tout ne répondoit pas à cette raison universelle & souveraine, qui conduit le monde; comme si le hasard pouvoit avoir lieu dans le domaine de la Providence. Ne disons plus, M. F., c'est l'ambition de celui-ci, c'est la jalousie de celui-là, c'est l'entêtement d'un grand nombre qui maintient le désordre: Dieu n'ignore pas la cause de nos troubles & les moyens de les calmer. Encore une fois, corrigeons nos mœurs, & il brisera bientôt la verge dont il nous a frappés.

La résignation à la volonté de Dieu, la patience dans nos maux, le repentir de nos fautes sont bien convenables dans la position où nous sommes; mais je manquerois le but que je me suis proposé, si je ne faisois mes efforts pour vous persuader la nécessité de la subordination & de

l'ordre, vertus sans lesquelles il n'y a plus de bonheur & de paix sur la terre : il est impossible de compter sur un moment de tranquillité, tant que nous ne reviendrons pas sous les Loix de l'obéissance, tant que nous voudrons être juges des Commandements qui nous sont donnés, tant que nous ne mettrons pas la plus grande promptitude à les exécuter. Si tous, dans une ville, commandent ; si chaque individu veut faire prévaloir son opinion & sa volonté, il n'y a plus de route tracée, plus d'ensemble dans les opérations, plus d'union dans la Société ; elle sera tourmentée par mille & mille mouvements contraires ; de cette contrariété d'opinions, naît ensuite l'humeur, la haine, la vengeance, le désordre ; enfin, tout ce que nous voyons.

Transportons-nous, M. F., aux temps qui ont précédé celui-ci ; examinons notre Ville, voyons ce qu'elle étoit, il y a quelques années, relativement à son commerce & à ses ressources ; elle abondoit en étrangers que leurs affaires, & plus encore, l'urbanité de ses habitants attiroient dans ses murs ; les Citoyens de toutes les classes s'estimoient, se chérissoient, s'entr'aidoient mutuellement ; l'Artisan vivoit en paix du fruit de son travail ; l'homme puissant protégeoit l'homme foible ; le riche soulageoit le pauvre ; le malheureux étoit accueilli avec humanité : il faut en convenir, nous avions de grands vices, mais c'étoit cependant là nos vertus. Grenoble étoit une des Villes dont le séjour paroissoit le plus desirable ; & elle renferme encore dans son sein une multitude de Citoyens que leurs affaires y avoient amenés, & qui s'y fixe-

rent, vaincus, pour ainsi dire, par la douceur & l'honnêteté de ses habitants.

Examinons la situation actuelle de notre Ville ; on s'observe, on se méfie les uns des autres ; chacun examine son intérêt, & veut le faire prévaloir sur la chose publique ; la société générale se divise ; une multitude de partis opposés se forment chaque jour ; & comme il n'est point encore de base connue, on change sans cesse d'opinion ; on dément le lendemain ce qu'on avoit soutenu la veille ; on se désigne mutuellement par des noms injurieux ; la confiance, la bienveillance, l'amitié, la douceur, la charité, toutes les vertus paisibles s'enfuient ; l'aigreur, la jalousie, la haine, l'orgueil prennent leur place, & le trouble domine : les personnes riches rassemblent leur fortune éparse, la réalisent, & vont chercher dans l'étranger la sûreté & la paix que leur Patrie leur refuse : alors le Commerce, les Arts & les Métiers languissent ; les Ouvriers sont sans ouvrage, & le besoin commence à se faire sentir.

Les États voisins profitent des troubles de notre beau Royaume ; ils s'enrichissent par cette multitude de François qui en sortent chaque jour ; notre monnoie roule actuellement avec la leur ; elle entre dans leur Commerce. Ah ! M. F., ils se réjouissent de nos malheurs ; si nous avions su nous préserver des troubles qui ont parcouru toutes les Provinces ; si, toujours soumis aux Loix, nous avions constamment respecté les autorités dont elles émanent ; si nous avions été tranquilles, enfin ; nous n'aurions pas eu la douleur de voir nos riches Concitoyens s'éloigner de leurs foyers ; ils consom-

meroient actuellement leurs revenus avec nous; ils feroient travailler l'Artisan, & soulageroient le pauvre. Il y a plus: en offrant un sûr asyle dans nos murs, nous aurions arrêté les riches fugitifs des Provinces; les habitants même de la Capitale, qui peuplent actuellement la Suisse & la Savoie, seroient au milieu de nous; nous serions dans l'abondance: mais il est inutile de jeter des regards douloureux sur le passé; songeons à l'avenir, & prévenons, s'il est possible, de plus grands maux.

Des hommes mal-intentionnés ont voulu nous égarer, M. F., en arborant le pavillon de la liberté & de l'égalité; c'est en donnant à ces noms sacrés des interprétations fausses & inexactes; c'est par des promesses mensongeres qu'ils ont exalté les imaginations, obscurci les premiers principes. Sans doute, le plus précieux de tous les biens, c'est la liberté; rien de plus beau qu'un Peuple libre sous l'empire des Loix; mais la liberté ne fut jamais le pouvoir de faire le mal; jamais il n'appartint à la liberté de s'emparer du bien d'autrui, de médire, de calomnier son prochain; la liberté ne fut jamais le pouvoir de mettre la division dans une famille, le trouble dans une Cité; ce n'est pas la liberté, c'est la licence. L'homme vraiment libre est celui qui fait sa volonté sans contrarier les Loix & les mœurs de son pays; qui vit tranquille sous la protection de ces mêmes Loix, sans craindre d'être ravi à ses foyers, à sa famille, sur une accusation vague & mal-fondée; qui ne peut être puni que lorsqu'il est convaincu & légalement jugé: l'homme libre est celui qui est sûr d'obtenir justice contre

un Grand-Seigneur, contre un homme riche, fût-il lui-même un ſimple particulier pauvre. Voilà la liberté que je réclame ; je la deſire, je la veux ; elle eſt dans mon cœur, & mon dernier cri ſera pour elle.

Il eſt bien difficile de comprendre ce qu'on prétend dire, lorſqu'on aſſure que tous les hommes ſont égaux ; ſans doute, aux yeux de Dieu il n'y a aucune diſtinction, aucune acception de perſonne. Au jour de ſon jugement, nobles, roturiers, riches & pauvres, ſavants & ignorants, nous paroîtrons tous avec nos ſeules actions ; les richeſſes, la naiſſance, le ſavoir & le génie ne ſeront pas des titres pour nous juſtifier : ſans doute dans l'ordre de la nature nous ſommes égaux ; nous n'apportâmes tous, en naiſſant, que des ſoupirs, des cris & des larmes. Dans l'ordre ſocial, il eſt des différences, des diſtinctions ; il faut des grands & des petits, des riches & des pauvres, ſans quoi la ſociété ne peut pas ſubſiſter. Ceux qui veulent confondre tous les états avec cette égalité mal-entendue, n'ont pas ſans doute conſulté l'Evangile ; J. C. nous recommande de rendre à Céſar ce qui eſt dû à Céſar, de reſpecter les puiſſances ; voilà donc des puiſſances qu'il faut reconnoître ; il preſcrit aux riches de faire l'aumône aux pauvres ; voilà donc des pauvres & des riches ; il recommande aux Maîtres la bonté & la patience envers leurs Serviteurs ; voilà donc des Serviteurs & des Maîtres. Nous ſommes tous égaux ; mais le fils, dans ſon bas âge, n'eſt pas encore égal à ſon pere ; il n'a ni ſon expérience ni ſes forces ; l'égalité ſociale eſt un être imagi-

naire. En effet, mes Freres, pour être & demeurer dans cette égalité prétendue, il faudroit que chaque homme eût la même mesure de forces, de talents & de vertus. Supposons que les biens de la terre soient également partagés, l'égalité de ce partage ne peut pas subsister long-temps; bientôt l'inégalité des fortunes seroit telle que nous la voyons aujourd'hui; l'Avare accumuleroit & grossiroit sa portion des débris de la portion du Prodigue; l'homme habile doubleroit sa propriété par ses calculs & sa prévoyance; & l'homme borné & imprévoyant laisseroit bientôt échapper la sienne de ses mains. Je rougis de m'appesantir sur des vérités de ce genre; mais depuis quelque temps on obscurcit si fort les principes; l'esprit prodigue les sophismes avec tant d'art & d'acharnement, qu'il n'est peut-être pas inutile de revenir aux premieres notions de la société, & aux premiers élémens du Catéchisme. Ils sont bien coupables, ces Commentateurs ignorants de la liberté & de l'égalité; si leur Doctrine eût été suivie, la liberté ne seroit plus que la licence la plus effrénée, & l'égalité que le désordre & le cahos. Les sacrileges! C'est, en répétant sans cesse le mot de Patrie, qu'ils ont voulu soulever ses enfants contre elle. A les entendre, les séditieux étoient des vrais Patriotes, & les hommes tranquilles étoient des lâches & des traitres. Chrétiens! la Patrie est le pays qui vous a vu naître; le Patriote est celui qui aime & sert son pays; chacun lui doit un tribut proportionné à ses forces, à ses talents, à l'état dans lequel il est né: laissons le soin de gouverner à ceux que les talents, les connoissances,

l'éducation qu'ils ont reçue, rendent propres à cet emploi; pour nous, faisons-nous un mérite de notre soumission & de notre obéissance, & nous servirons vraiment notre Patrie : le Pere tendre, le Fils respectueux, l'Épouse sage, le Citoyen laborieux, le vrai Chrétien, voilà le bon Patriote, je n'en connois pas d'autre. Ces prétendus Patriotes, ces hommes inquiets & violents, qui donnoient le conseil & l'exemple de la sédition, ont bien fait du mal à cette ville; les personnes sensées ont remarqué qu'après chaque mouvement, le prix du bled augmentoit considérablement le premier jour de marché; la raison en est bien simple : l'apport du grain étoit toujours moins considérable; le Marchand craignoit de perdre sa denrée dans un temps de tumulte, & il ne manquoit jamais de faire payer ses craintes : mais le mal le plus réel, est celui que nous avons déja indiqué; les émigrations fréquentes, des personnes riches hors du Royaume; lorsqu'elles consommoient leurs revenus dans cette ville, non-seulement les professions utiles étoient en activité, mais encore les arts de luxe & de simple agrément; dans les métiers nécessaires, il y a encore une sorte de luxe; l'homme riche a des vêtements de toutes les saisons que son inconstance & son amour pour la nouveauté lui fait varier sans cesse; les habitants aisés de cette ville, que l'horreur du tumulte n'a pas encore éloigné, n'attendent que la premiere insurrection, le premier mouvement pour se décider & choisir une demeure paisible; si l'amour de leur tranquillité l'emporte sur l'amour de leur Patrie; s'ils nous quittent enfin, quelle

ſera la reſſource de tous ceux qui ne vivent que de leur travail ? le Boulanger & le Tailleur ne feront sûrement pas travailler le Sculpteur & l'Orfèvre, & les Citoyens appauvris ne donneront pas de l'ouvrage à tous les ouvriers Maçons, Menuiſiers, Charpentiers & autres de ce genre; que deviendront-ils cet hiver ? Que deviendront leurs femmes & leurs enfants ? Voilà encore de nouveaux pauvres à ajouter à ceux que nous avions deja beaucoup de peine à ſoulager..... Mes Freres, je ne dois pas craindre de vous découvrir la profondeur de la plaie qui s'agrandit chaque jour; nous avons dans cette paroiſſe plus de quinze cents pauvres auxquels nous fourniſſons des ſecours en pain & en viande ; ce ſont les perſonnes riches & charitables qui fourniſſent à l'entretien du bureau de charité ; nous n'avons aucun revenu, le pain & la viande que nous diſtribuons tous les mois eſt le produit des charités de tous les mois; cette ſource de bienfaiſance, qui ſe répand ſur toutes les œuvres de cette ville, diminue d'une maniere ſenſible ; au premier mouvement elle tariroit totalement.

Quel étoit l'objet de toutes ces rebellions dont nous avons été les témoins ; quel bien pouvoit-on en eſpérer ? Choſe étrange ! c'eſt la claſſe pauvre de la ſociété qui s'agite & ſe tourmente, & les riches qui ont une propriété à ſurveiller, n'apperçoivent aucun ennemi qui puiſſe la leur ravir ; ils dorment tranquilles. A entendre ces eſprits inquiets, on les trompe, on les trahit. Où ſont les traitres & les trompeurs ? Quel intérêt peut-on avoir à les tromper, à les trahir ?

Que peut-on gagner avec un homme qui n'a aucune propriété, & un homme ſans propriété qu'a-t-il à perdre ? Il eſt incroyable que des hommes qui n'ont aucun intérêt de ſe nuire, puiſſent ſe ſoupçonner ainſi ; que des Citoyens qui, juſqu'à préſent, s'étoient eſtimés, chéris, puiſſent tout-à-coup ſe trahir & ſe craindre.

Qu'il étoit affligeant de voir des peres de famille, ſans motif, ſans raiſon, perdre, dans ces commotions, des journées néceſſaires à la ſubſiſtance de leurs enfants ! Qu'il étoit triſte de voir des femmès ſortir de leurs maiſons, abandonner leur nourriſſon, oublier reſpect, décence & religion ; exciter, par leurs cris & leurs fureurs, les maris, dont elles auroient dû appaiſer les tranſports, ſe livrer à tous les emportements de l'ivreſſe, & commencer les plus grands troubles. Le ſpectacle le plus intéreſſant de la nature eſt celui d'une femme vertueuſe, douce & timide ; ſes prieres & ſes pleurs ſont des armes toujours victorieuſes ; une femme ivre & en colere, eſt un objet hideux & horrible. Qu'elles reconnoiſſent aujourd'hui qu'elles ont méconnu leur ſexe, qu'elles ont bleſſé les devoirs les plus ſaints ; qu'elles ont agi contre leur véritable intérêt : puiſſent-elles ne pas éprouver encore tous les maux qu'elles ſe ſont préparées ; que Dieu leur pardonne, & leur inſpire des ſentiments de tranquillité & de paix !

J'aime à croire que la défiance qu'on avoit des Troupes, ne ſubſiſte plus ; elle ſeroit bien déraiſonnable ; il n'eſt perſonne qui ne ſoit inſtruit que les Troupes ne ſoient deſtinées pour repouſ-

ſer l'ennemi au dehors, & maintenir la tranquillité au dedans ; elles ſont dans les Villes pour défendre les braves & les honnêtes gens ; les Régiments que nous avons dans nos murs, doivent être généralement aimés ; quel homme pourroit refuſer ſon eſtime & ſon attachement à la douceur, au courage, à la loyauté réunis.

Je reviens à vous, M. F. : un hiver cruel approche, le nombre des pauvres s'accroît chaque jour dans une progreſſion effrayante, les reſſources deviennent rares, nos maux ſont très-grands, mais ils ne ſont cependant pas ſans remede. Commençons par invoquer la Providence, & méritons ſes bienfaits par la confiance que nous aurons en Elle. Dans un deſert aride Elle fit ſortir du ſein des rochers des eaux abondantes pour déſaltérer le peuple Juif, Elle fit tomber exprès du Ciel une manne pour ſa nourriture ; juſqu'à préſent Elle a veillé ſur notre exiſtence & ſur notre conſervation ; rendons-nous dignes de ſes largeſſes, en corrigeant nos mœurs. Offrons le ſpectacle d'une Ville paiſible, nous conſerverons les Citoyens aiſés qui ne ſe ſont pas encore éloignés, & nous reverrons ceux qui ſe ſont ſeparés de nous ; l'amour de la Patrie n'eſt pas éteint dans leurs ames ; c'eſt avec douleur qu'ils ſe ſont arrachés à leurs foyers ; à la premiere aurore de tranquillité ils entreront dans l'habitation de leurs peres..... Il y a ſeize ans que la Providence m'a placé au milieu de vous ; je vous connois très-bien ; nous ne ſommes, les uns & les autres, ni des méchants ni des trompeurs ; dans ces temps orageux, des eſprits inquiets & turbulents nous

ont agité, des livres incendiaires nous ont échauffé au lieu de nous éclairer ; nous nous ſommes mépris ſur nos véritables intérêts ; redevenons ce que nous étions autrefois, des hommes confiants & tranquilles. Reprenons les devoirs de notre état ; laiſſons l'étude d'une politique à laquelle nous ne pouvons rien, & où nous entendons ſi peu de choſe. Abandonnons la lecture de toutes ces nouvelles qui ſe croiſent & ſe contrarient ſans ceſſe, & ne laiſſent dans l'eſprit que de l'ignorance & de la triſteſſe. En attendant la légiſlation qui nous eſt promiſe, obéiſſons aux Loix que nous connoiſſons : j'ai cette opinion de vous, M. F. ; vous n'avez pas beſoin de Loix pour adorer Dieu & l'aimer ; pour aimer votre prochain & ne jamais lui faire ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît ; vous n'avez pas beſoin qu'on vous faſſe un précepte de la paix ; la paix, c'eſt la premiere penſée d'un eſprit droit, & le premier deſir d'un cœur honnête.

Pauvres de J. C., mes bien-aimés, mes infortunés Freres, la compaſſion eſt dans mon ame, & mes reſſources ſont uniquement dans la Providence ; méritez-la auſſi par votre patience & votre réſignation ; n'oubliez pas que le pauvre, qui ſollicite l'aumône avec aigreur & dureté, ferme ſouvent le cœur & la bourſe du riche.

Telles ſont les réflexions que j'avois à vous préſenter, M. F. ; mon amour pour la vérité, & mon attachement pour vous, me les ont dictées ; c'eſt dans cette ſource que je prendrai toujours mes exhortations auprès de vous ; quels que ſoient les événements de ce ſiecle, je ne me ſéparerai jamais

265

de vous ; votre cause est la mienne ; votre sort sera le mien : si vous êtes heureux, je jouirai de votre bonheur : si vous êtes malheureux, je partagerai votre infortune ; je pleurerai avec vous. La PAIX, mes chers Paroissiens, est un bien dont découlent tous les biens. Peres de familles, Citoyens de toutes les classes, faisons cause commune, & réunissons nos forces pour l'obtenir ; ne nous soupçonnons plus les uns & les autres ; nous étions tous amis avant ces troubles, nous le sommes encore ; je ne connois qu'un ennemi dans notre Ville, le méchant : fuyons son commerce ; ce n'est pas par la force qu'il est à craindre, c'est par la ruse & la séduction. Défions-nous de l'homme oisif qui arrête l'homme occupé sur les places publiques. Chérissons l'intérieur de nos maisons ; qu'elles soient le sanctuaire de la paix, ainsi que de la vertu. Providence ! nous nous jetons aveuglément entre vos bras : protégez-nous, défendez-nous, soutenez-nous. Que le Citoyen dorme en paix dans sa maison ; que le pauvre soit soulagé, & que ces temps malheureux servent à notre pénitence & à notre salut. Ainsi soit-il.

GRENOBLE,

Chez J. M. CUCHET, Imprimeur des Etats de la Province de Dauphiné.